

Les compagnons vers le destin

Notes de l'assemblée lors de la rencontre des enseignants et éducateurs de Communion et Libération avec Julián Carrón

par visioconférence, le 4 septembre 2021

La rencontre des enseignants et éducateurs de Communion et Libération (CLE) est une opportunité d'amitié, de dialogue et de partage. C'est ce que montre l'expérience de nombreux adultes qui, engagés à divers titres dans le monde de l'éducation des plus jeunes, y ont participé au fil des ans.

Le rendez-vous de cette année – à la veille de la rentrée des classes – était particulièrement attendu, non seulement en raison de la joie de se retrouver en présence dans une atmosphère plus détendue, mais aussi en raison de la conscience que nous traversons un moment dramatique, plongés dans une époque qui remet en question notre moi.

La dernière année scolaire, vécue entre l'attente d'un retour à la normale et des quarantaines plus ou moins fatigantes, était déjà caractérisée par de nouvelles formes et occasions de rencontre – à travers les plateformes web – au sein de la vie de CL-Lycée : témoignages, assemblées, groupes d'étude, qui ont eu comme protagonistes des jeunes extrêmement créatifs.

Les vacances d'été, caractérisées par un incompressible désir de vie et d'amitié, ont répondu au souhait les jeunes, qui ont souvent impliqué les adultes avant qu'ils n'en prennent l'initiative, et se sont révélées être un lieu de rencontres et d'imprévus.

« Il y a une fissure en chaque chose, c'est ainsi qu'entre la lumière » dit la chanson Anthem de Leonard Cohen. Elle exprime très bien le cheminement de cette période. À travers les nombreuses fissures d'une réalité qui a montré son côté moins paisible et rassurant – confinement, enseignement à distance, sentiments de peur et d'incertitude –, des possibilités imprévisibles de lumière se sont introduites : rencontres, amitiés, renaissances. Personne n'aurait imaginé une telle richesse dans un contexte apparemment défavorable. Et pourtant, c'est arrivé !

Cependant, comme on nous le rappelle souvent, il ne suffit pas que la réalité se produise sous nos yeux (même la plus incroyable), car il faut un regard visant à intercepter ce qui vibre à l'intérieur des choses qui se produisent, en allant jusqu'à leur racine ; ce n'est qu'ainsi que nous pourrons vraiment les faire nôtres et ne plus jamais les perdre.

L'étonnement et la gratitude pour ces événements ont relancé les questions sur soi et sa propre humanité, sur la grâce du charisme rencontré et sur la responsabilité personnelle devant le monde. Du désir d'affronter ces questions et de juger le parcours de ces mois est née l'idée d'un dialogue avec Julián Carrón, qui a constitué le cœur des journées de la Rencontre et qui est reposé ici.

Père Andrea Mencarelli
Francesco Barberis

Francesco Barberis. Bonjour, Julián ! Merci pour le temps que tu nous accordes. « Chacun a la responsabilité du charisme rencontré » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence 2011, p. 134). Nous sommes arrivés hier soir avec toute l'urgence du besoin que nous sommes et nous avons vécu une journée intense aujourd'hui : ce matin avec don Andrea, César et Alfonso (sur les séries télévisées, les articles dans les journaux et la relation parfois aussi dramatique avec nos cœurs) et après le déjeuner nous avons regardé la vidéo du Meeting *Vivre sans peur à l'ère de l'incertitude*, qui documente – entre autres choses – ton amitié avec Rowan Williams et Charles Taylor.

Nous aussi, Julián, comme toi, nous ne voulons pas renoncer une seconde à notre relation avec notre humanité, faite de joies et de blessures, pour saisir avec toi toute la portée du christianisme dans nos vies. Ce matin, j'ai été ému lorsque, à Laudes, nous avons répété cette phrase : « Soyez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre » (« Responsorio », Laudes du samedi matin, dans *Il libro delle ore*, Jaca Book, Milan 2006, p. 192), et je me suis demandé : mais des témoins de quoi ? Eh bien, nous voulons rester en relation, en dialogue avec toi, Julián ; c'est pour cela que je te remercie, que nous te remercions.

Commençons.

Cette année, il m'est arrivé plusieurs choses qui ont été l'occasion pour moi d'aller à l'essentiel de ce que nous avons rencontré. Une fille est venue me chercher et a entamé un dialogue avec moi, un peu comme Nicodème, sans en parler aux autres camarades. Elle m'a dit : « Tout le monde pense de la même façon et j'ai besoin de quelqu'un qui introduise quelque chose de différent ». Une autre élève, lors de la dernière leçon sur Saint Augustin, a déclaré : « Comment peut-on imaginer un Dieu qui crée le monde et c'est tout, ça s'arrête là ? C'est impossible ». J'ai remarqué avec surprise ceci : pendant des années, j'ai souffert du fait que de nombreux jeunes, à certaines occasions, remarquaient une originalité, une diversité, au cours de certaines leçons, mais cela ne devenait pas une histoire, aucune "conversion" n'avait lieu et personne ne rêvait de venir à CL-Lycée. Je comprends maintenant que le problème n'est pas celui-là, mais ces moments où s'ouvre une brèche par laquelle on peut introduire un point de lumière. L'affaire est alors entre leurs mains et celles de Dieu, et ce sera nécessairement leur dialogue avec le Seigneur. Lorsque nous disons : « Se libérer de la forme », je pensais que cela signifiait se libérer de certaines formes au sein de CL-Lycée ; à certains égards, il se peut que je doive m'en libérer, par exemple de la pensée que « s'il ne vient pas à GS, cela ne sert à rien » ; mais ce n'est pas la question, car l'affaire n'est pas entre mes mains. Cela devient un point de conversion pour moi, et cela a été possible grâce au chemin que nous avons parcouru ces dernières années, à partir de La beauté désarmée. Je me rends compte que la chose la plus importante est qu'il existe des lieux de liberté, où nous pouvons être éduqués à la liberté. Cette année, alors que l'école publique était fermée et qu'il n'était pas possible de rencontrer les jeunes l'après-midi, le fait qu'il existe un lieu comme Portofranco (un centre d'aide à l'étude pour les élèves du lycée) où ils peuvent être invités a été très précieux. Dans tout cela, il me semble qu'il y a aussi, à certains égards, un dépassement du dualisme, car ce n'est pas que si tu dis : « Le point est qu'ils rencontrent Dieu », alors tu oublies de juger la situation dans laquelle tu te trouves aussi d'un point de vue opérationnel. Ces choses me touchent beaucoup, personnellement.

Julián Carrón. Ceci témoigne du chemin que tu as fait jusqu'ici : comment, petit à petit, à travers ce que tu trouves devant toi dans la réalité, en l'occurrence tes jeunes, tu es appelé à décider : tu

les as accueillis tels qu'ils sont, tu leur as donné de l'espace pour qu'ils puissent faire un chemin. En effet, tu as dit : « Ce qui m'intéresse, c'est qu'il y ait d'abord des espaces de liberté », où tes élèves puissent poser leurs questions, s'exposer, avant même que tu ne veuilles les "éduquer" à quelque chose. Cela ne peut se faire que s'ils acceptent de s'engager dans une relation. Il est symptomatique que les filles que tu as mentionnées t'aient cherché. Car, après tout, elles ne sont pas tranquilles. Bien qu'elles aient la possibilité de se raconter et de s'exprimer, cela ne suffit pas à faire la paix avec leurs questions, avec quelque chose d'irréductible. C'est ce qu'il faut reconnaître en elles. C'est ce qui ressort le plus clairement de l'exposition sur les séries télévisées que nous avons vue au Meeting, mais aussi dans la littérature et dans l'art à l'heure de la sécularisation : il y a dans les personnes une irréductibilité qui n'attend que quelqu'un capable de la saisir, quelqu'un qui sache embrasser la demande dont elle est faite. Il ne s'agit pas de conduire les gens vers quelque chose que nous avons planifié, mais de vivre un dialogue totalement loyal avec eux, d'homme à homme, afin que chacun puisse faire son propre chemin. Il me semble que cela, comme tu le dis, nous appelle tous à une conversion : embrasser l'humanité qui est devant nous, les Samaritaines et les Zachée de notre temps. L'évolution de la rencontre dépendra de la liberté de tes élèves ; il s'agit de leur relation avec elles-mêmes et avec le Mystère. Nous n'avons qu'une seule chose à faire : être nous-mêmes devant elles, en vérifiant si nous sommes capables de dialoguer avec leur irréductibilité. C'est un grand défi pour nous !

On parlait du déclin ou de l'augmentation du charisme, et pendant cette période, je me suis dit : « Je ne sais pas si je porte du fruit, mais je sais certainement que pendant ces deux années, suivre le charisme m'a rendue de plus en plus libre d'écouter mon humanité et donc plus sensible aux blessures et aux drames qui se cachent derrière certains regards et certaines situations ». Il y a eu plus de désir et donc plus d'attente pour voir comment le Christ se rendait présent. Et cela a commencé avec ta lettre d'il y a deux ans sur la pandémie – Vivre intensément le réel – et le travail de cet été sur le fait de ne pas s'embrouiller au sujet du véritable ennemi, qui est le nihilisme. Cependant, il y a une question sur laquelle je me sens fragile et que certains amis continuent à poser ces jours-ci : « Face aux drames que nous rencontrons, la question n'est pas l'analyse ou les choses à faire, mais d'être là, conscient que tu es pris et qu'Il est déjà en toi. Tout ce que vous devez faire, c'est être là et exister. Maintenant, tu as dit : vivre devant eux, en dialogue avec eux. Je suis intéressée à approfondir ce point car il me semble que mon moi, même s'il est pris, est toujours trop peu. Je vais raconter une petite histoire à ce sujet. Cet été, un groupe de nos jeunes m'a invitée à passer une journée avec eux à la montagne ; ils ont insisté, j'ai hésité. Puis, à un certain moment, justement parce qu'ils ont insisté, j'ai dit : « Je viendrai dîner », et ils ont commencé à m'appeler : « Alors tu viens dîner, n'est-ce pas ! Nous t'attendons ! » Ils étaient au sommet d'une vallée, j'étais en ville, donc c'était une heure et demie de route. Il s'est mis à grêler et les amies à la maison m'ont dit : « N'y va pas, tu es folle ! ». Je réponds : « Non, les jeunes attendent, je monte ». Pendant la montée, je n'arrêtais pas de me demander : « Mais pourquoi ces jeunes me veulent-ils ? ». Au début, je me suis dit : « Parce que je les accompagne en voiture », mais ensuite ils se sont débrouillés tout seuls. Je me rends alors compte que bien souvent, face à l'ouverture de certains étudiants, de certains collègues de CL-Lycée, je ne me vois pas comme ce point par lequel Jésus va vers eux, je les inviterais à suivre quelqu'un d'autre. Mais à la fin, je pars parce la passion pour cette personne, ou pour cette autre, est trop forte, sinon je m'éclipserais...

Moi aussi !

Que signifie alors grandir dans cette conscience que « c'est Toi qui vis en moi », libre de sa propre insuffisance, vraiment ?

La première chose à reconnaître est que ce n'est pas toi qui décides *comment*. Dans ton récit, ce sont tes jeunes qui t'ont fait prendre conscience de ce dont tu n'étais pas consciente, de ce que tu portes ; c'est pour cela qu'ils te sont précieux (c'est la raison pour laquelle j'ai toujours dit que « l'autre est un bien pour moi ») : dans ce cas, ils ont perçu une diversité en toi, à d'autres moments ils ont pu te critiquer, mais ils t'aident toujours à prendre conscience de toi-même, ils t'introduisent sur un chemin et deviennent ainsi des amis, des compagnons au destin. Tu ne pouvais pas ne pas tenir compte de leur appel, de leur insistance, avant même la décision que tu as prise ! Ils n'étaient pas là à attendre que tu résolves tes problèmes, ils t'ont appelée et rappelée, et c'est tout. Comme un enfant le fait avec sa mère : il ne sait pas quelle heure il est, à quel point elle est fatiguée ou préoccupée, mais il est tout tendu vers elle à cause de son besoin, donc il l'appelle, il insiste ; et la mère doit décider si elle doit accepter son cri, si elle doit l'écouter, lui répondre, ou ne pas s'en soucier. Nous sommes appelés à être des mères et des pères. Nous pouvons tous, à certains moments, être tentés de laisser tomber une relation, et c'est normal, cela fait partie d'un chemin de conversion qui n'est jamais atteint de l'extérieur, comme résultat d'un projet qui nous appartiendrait. C'est pourquoi je suis toujours étonné par la phrase que j'ai entendue un jour de don Giussani : « Notre responsabilité est la conversion de notre moi à l'événement présent », c'est-à-dire à l'événement qui se déroule sous nos yeux. Ce n'est pas en vertu de tes projets ascétiques inventés sur le moment, mais par la manière avec laquelle Il t'appelle à répondre que ta conversion est renouvelée et approfondie. Ce qui s'est passé et ce que tu as raconté construit ta vie comme elle construit celle de tes élèves : dans cette imbrication vraiment surprenante, ils deviennent les compagnons de route de ton destin comme tu l'es pour le leur. Voilà qui est bien loin du formalisme ! C'est comme si, en de nombreuses occasions, commençait un dialogue vertigineux et en même temps magnifique, parce que nous nous trouvons face au fait que, dans la situation illustrée par l'exposition et les dialogues de ce matin, dans ce moment humainement dramatique, il y a des jeunes qui manifestent clairement l'irréductibilité de l'être humain. C'est déjà la première défaite du nihilisme ! Et c'est formidable pour nous, du moins pour moi ! Merci.

Je suis un médecin, pas un enseignant, mais je suis impliqué dans la réalité de CL-Lycée. À la fin de cette année scolaire, la question s'est posée de savoir si nous allions ou non passer des vacances ensemble. Je ne voulais pas le faire : j'étais très fatigué, c'était une période très difficile au travail, et puis je me disais : « C'est une période où les jeunes sont très fuyants », et j'avais l'impression de forcer les choses en quelque sorte. Jusqu'à ce que je reçoive un appel téléphonique d'un parent qui me disait que son fils, après une année entière passée en enseignement à distance, ne sortait plus de la maison et que même lorsque ses amis venaient, il ne voulait pas les accompagner ; la maison était devenue son refuge. Ce fait m'a vraiment frappé et il m'a fait mal ; j'étais même surpris d'être à ce point blessé ; j'avais l'impression que ce garçon, dans un certain sens, m'appartenait et que je lui appartenais. Cela m'a « ému », il m'a fait revenir sur mes pas et j'ai donc proposé ce moment de vacances. Même les jeunes qui semblaient auparavant insaisissables ont immédiatement accepté. Je me suis tout d'abord rendu compte de la superficialité du jugement que j'avais porté sur eux. Je pensais que c'étaient les jeunes qui étaient éloignés d'eux-mêmes alors que c'était moi qui n'avais pas compris exactement ce qu'ils portaient

dans leur cœur. Ce qui était très clair pour moi, c'est que je partais en vacances non pas parce que je devais leur expliquer la réalité, comment vivre, etc., mais parce que j'avais besoin de les rencontrer, de mieux les connaître et de mieux comprendre ce qu'ils vivaient. La forme des vacances a également été marquée par cet événement, car je ne pouvais y penser que du point de vue de ce jeune garçon qui ne voulait pas quitter la maison. Le thème de toutes nos journées a été les cinq sens, la découverte de la réalité. En plaisantant, je leur ai dit : « Les gars, c'est la découverte des cinq sens ! ». Ce furent des vacances merveilleuses, l'occasion de découvrir la réalité dans sa beauté et sa positivité bien plus que son incapacité à répondre au cœur humain. On s'attarde parfois sur cette deuxième étape – la réalité ne répond pas au cœur de l'homme –, mais j'avais l'impression qu'il fallait, avant tout, découvrir la réalité dans sa beauté et sa positivité. À ce moment-là, je me suis dit que je n'aurais jamais pu penser à une telle chose, même de loin, sans le chapitre dix du Sens religieux, qui m'a donné un regard complètement nouveau sur la réalité.

Laissez-moi ajouter une chose. Comme nous avons recommandé une juste prudence entre nous, pour tenir compte des exigences sanitaires, dans le formulaire d'autorisation soumis aux parents pour les enfants mineurs, j'ai soudainement décidé de supprimer « vacances organisées par CL-Lycée » et d'écrire « vacances organisées par moi, nom et prénom » : j'en ai pris l'entière responsabilité, car il me semblait que cela était plus respectueux de tous les facteurs en jeu. Pas un seul instant je n'ai perçu cela comme une sorte de personnalisme ou comme une possible division entre moi et CL-Lycée. Je me suis souvenu de ces mots de l'école de communauté, où il est dit que la rencontre totalisante n'est pas un réseau de relations, mais la forme de ces relations, et il m'a semblé que cela me convenait, parce que le véritable lieu du temple est le moi, il ne peut y avoir de temple que dans le moi. C'est le véritable défi. Cette année a été une grande opportunité pour que chacun d'entre nous puisse grandir en responsabilité. Tous mes amis ont été confrontés à ce défi d'une manière ou d'une autre, mais paradoxalement, ce sont ceux qui ont été le plus blessés par ce qui se passait chez les jeunes, chez les enfants, qui ont été le plus capables d'y faire face. Cette année, à mon avis, a posé d'énormes défis, bien plus qu'un changement d'instruments (en passant de la présence physique aux réseaux sociaux), dans lesquels l'identité, le sentiment de soi, ont été mis en jeu. Ce sont de grands défis et il est compréhensible que l'on se sente perdu face à eux. Et ceux qui se sont trouvés le plus blessés, inadéquats, non préparés, sont ceux qui ont fait le plus grand pas : en acceptant cette inadéquation, ils ont découvert qu'ils sont non seulement de meilleurs enseignants, mais aussi un peu plus père et mère, avec une disponibilité différente dans l'approche des jeunes. En bref, il faut vraiment une fissure pour qu'une nouvelle lumière puisse entrer, comme on l'a dit ce matin.

Cette année, à cause de toutes les restrictions sanitaires, nous n'avons pas pu faire de gestes tous ensemble. La situation était multicentrique : un petit groupe ici, un petit groupe là. Chacun de nous, adultes, a ressenti avec douleur l'absence de l'ami, l'absence de l'autre. J'ai découvert la beauté, la désirabilité du « nous », non pas à cause d'une contrainte extérieure, mais au sein de l'expérience du moi. En raison également des contingences historiques que nous vivons, il me semble que c'est un point important : la possibilité de découvrir la beauté du « nous » non pas à cause d'une contrainte extérieure ou pour des raisons statutaires, mais comme un gain du moi, fort seulement dans la beauté désarmée, de l'attractivité. C'est un défi que je suis heureux de vivre. C'est un formidable défi ! Tu as l'impression que les jeunes sont insaisissables, mais dès qu'il en apparaît un qui te frappe et te fait de la peine parce qu'il ne veut pas sortir de la maison, tu te sens

lié à ce jeune et cela te remet en mouvement, te faisant reconnaître que le jugement que tu avais porté était superficiel. En conséquence, tu commences à voir à quel point tu as besoin d'eux aussi. Commence alors un voyage qui t'amène à découvrir de plus en plus, avec eux, ce qu'est la réalité jusqu'à son origine, comme le dit le chapitre dix du *Sens religieux*. Quant à la rencontre totalisante, non pas en tant que sphère de relations, mais en tant que véritable forme de relations, d'une part, ton « moi » se joue devant eux, mais, d'autre part, en même temps – comme tu l'as vu par la suite –, tu ne peux pas ne pas faire l'expérience (due aussi au fait que vous ne pouvez pas faire de gestes ensemble) qu'il ne te suffit pas de faire ce voyage « à toi » avec eux, au point de vouloir les introduire à l'expérience d'un « nous ». C'est merveilleux de voir comment cela se passe : en accompagnant la réalité telle qu'elle vient vers nous, nous sommes amenés à élargir de plus en plus notre regard jusqu'au point d'appartenance ; il suffit de suivre l'attractive, et – comme tu l'as dit à la fin – l'attractive ne serait pas vraie si le « moi » n'était pas impliqué dans un « nous ». Souvent, à cause d'un formalisme, le « moi » est opposé au « nous ». Si l'on prend au sérieux la présence de l'autre, il est inévitable que l'on éprouve de la nostalgie pour lui lorsqu'il n'est pas là, tout comme tu as ressenti le besoin de tes jeunes : cette année, vous n'avez pas pu faire des choses ensemble, et cela t'a conduit à éprouver de la nostalgie pour eux, une nostalgie qui a ouvert ta relation avec eux d'une manière nouvelle. Parce que ton « moi » porte en lui le « nous », la véritable forme de la relation. Il est merveilleux de découvrir que cette imbrication, ce dialogue avec les jeunes nous sert avant tout ; nous les découvrons de plus en plus comme des compagnons de route, comme un atout qui nous « pousse » dans une relation avec eux, une relation dramatique et en même temps totalement respectueuse de leur temps, comme du nôtre.

Je voulais raconter deux brefs épisodes qui me sont arrivés à la fin de l'année. Le dernier jour d'école, je suis entrée dans la classe de terminale et j'ai trouvé les jeunes en silence ; au lieu de faire la fête, ils étaient en cercle dans un silence absolu, partageant leur expérience scolaire avec une de mes collègues. Je me suis sentie émerveillée et admirative, mais en même temps aussi un peu mal à l'aise parce que – je l'admets – je me sentais un peu envieuse. J'ai souvent souhaité qu'un tel moment m'arrive à moi, mais au lieu de cela, il est arrivé à quelqu'un d'autre dont je ne suis pas très proche. Cela a soulevé deux questions. Tout d'abord, il n'est pas vrai que nous sommes meilleurs parce que nous sommes de CL, car mes collègues sont, d'un point de vue méthodologique et humain, plus avancés que moi, et c'est moi qui contredis le mythe. Je me suis donc demandé : quelle est ma diversité ? Qu'est-ce que c'est ? Elle ne se situe certainement pas au niveau de la performance. La deuxième question qui m'est venue à l'esprit était une question significative, poignante, mélancolique : que reste-t-il de moi pour ces jeunes-là ? Si j'y pense, cette question m'a toujours accompagnée : je pense à la fille que j'étais à 17 ans, quand je ne supportais pas l'été (parce que je me sentais très seule, mes camarades de classe ayant disparu), ou je pense au moment où je suis tombée amoureuse d'un garçon qui m'a dit non. Comment pouvais-je l'accepter ? Ma demande de bien n'avait pas été satisfaite, parce que mon désir d'amour et d'amitié avait été mortifié, je devenais violente et un ressentiment corrosif prévalait en moi. Maintenant, cette question du bien et du sens est la même, identique, mais je suis différente, car après trente ans de chemin, je me rends compte que je peux affronter mes questions différemment. Je me suis rendu compte que si j'attends une réponse, si je reste et que je regarde vraiment, quelque chose arrive toujours ; en bref, je sais maintenant à Qui je pose la question, c'est là toute la différence.

À la fin de l'année, j'ai proposé à mes élèves de passer un dimanche ensemble, et de tous ceux qui ont été sollicités, un seul a répondu ; entre-temps, j'avais lancé l'invitation à un autre ami enseignant qui organisait une promenade en montagne pour ce jour-là. Comme mon programme était parti en fumée, j'ai invité mon élève à se joindre à nous pour la promenade en montagne. Un groupe très hétérogène s'est formé, composé d'élèves, de professeurs, d'anciens élèves, d'amis divers et de parents d'élèves. À la fin de la promenade, nous nous sommes arrêtés au bord d'un chemin, à l'ombre, pour déjeuner. Une fille universitaire avait préparé des poèmes de guerre d'Ungaretti ; alors qu'elle était sur le point de commencer à les lire et à les commenter, un groupe de randonneurs arrivant sur le chemin a décidé de s'arrêter pour écouter avec nous et chanter les chants alpins qui avaient été préparés. Les randonneurs, émerveillés par tant de beauté, nous ont demandé : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? » Ils étaient enseignants et ne pouvaient pas croire que l'on pouvait enseigner dans les montagnes en récitant des poèmes et en chantant des chansons alpines. Jusqu'à ce que l'un d'entre eux s'exclame : « C'est l'école italienne que je veux ! ». C'était un dimanche très spécial. Pour trois raisons. Un : parce que si je m'étais arrêtée à ce que j'avais prévu et qui n'avait pas marché, rien ne serait arrivé. Deux : j'ai fait confiance et j'ai suivi la suggestion d'un ami. Troisièmement, il m'arrive de ne pas me rendre compte du type d'éducation que j'ai reçue au fil des ans, alors que d'autres le remarquent, au point de frapper le cœur de l'observateur. Il ne s'agit pas d'une question de performance ou de capacité d'organisation, mais de ma conscience d'être la fille d'une histoire qui me génère et dans laquelle je puise continuellement de la lymphe. C'est tout.

Tu vois ? C'est ce qui reste à la fin de notre parcours. On se demande parfois : « Qu'elle est la différence ? ». Si nous faisons un chemin, petit à petit, la différence ne peut manquer d'apparaître de plus en plus clairement. Mais cela n'est pas nécessairement documenté sous la forme et de la manière que nous avons à l'esprit. Parfois, cela peut se produire dans le silence de la classe ou lors d'une promenade. Nous ne décidons pas du moment où la différence devient évidente et est reconnue. Mais quand cela arrive, ne nous arrêtons pas à la petite mesure par laquelle on est toujours tenté de se juger, mais suivons le chemin de la conscience de soi, qui est ce dont nous avons besoin pour vivre ! Comment cela se déroule dans la réalité ou quand cela s'épanouit, et ce que le Mystère fera de notre « oui », nous le découvrirons quand Il le voudra. Ne nous arrêtons donc pas à la réussite ou non de notre performance, mais continuons à vivre notre « oui » pour que la vie ne soit pas perdue. Comment le Mystère utilisera notre « oui », Il nous le fera savoir, parfois au moment le plus inattendu, comme tu l'as vu, jusqu'à ce qu'il devienne un spectacle pour ces promeneurs qui se surprennent à dire : « Voilà l'école que je veux ! ». La simplicité d'un geste tel qu'une randonnée en montagne révèle la maturation de cette conscience de soi dont nous doutons si souvent. Cependant, quel que soit le moment où elle émerge aux yeux de tous, la question est la plénitude que représente pour nous le fait de vivre ainsi. Le reste est entre les mains d'un Autre.

Je voulais relater deux faits qui me semblent indiquer une croissance du charisme. L'expérience de CL-Lycée a recommencé pour moi en plein confinement. Mon mari et moi avons décidé d'accueillir dans notre foyer un étudiant du CLU (Communion et Libération Université) qui avait besoin d'un logement et qui est venu vivre avec nous pendant les mois du confinement. L'intensité de l'amitié que nous avons vécue avec lui, le fait que nous ayons accepté de nous mettre en jeu avec lui avec sincérité, nous a changés et lui aussi. Sa gratitude et la nôtre ont été à l'origine d'une nouveauté. Comme pour rendre l'accueil qu'il avait reçu, il s'est mis à penser aux jeunes

en dernière année de collège – dont je lui avais parlé – qui venaient de terminer leurs examens ; ils étaient une quinzaine et il ne les connaissait pas. Il a obtenu leurs numéros et les a appelés un par un pour les inviter chez nous. Nous avons vécu un été de rencontres, de chants, de jeux et de dîners. Suite à ce qui s'est passé, au début de cette année, une trentaine de jeunes se sont annoncés pour CL-Lycée : sans aucune stratégie, comme nous le disions ce matin ! Tout est parti de l'expérience du confinement, de l'intensité de la relation, de la gratitude qui a suivi : j'ai commencé à regarder les jeunes d'une manière différente. C'était une grande nouveauté pour moi. J'en viens au deuxième fait. En septembre dernier, nous nous étions réunis avec les adultes pour décider quand faire l'école de communauté de CL-Lycée pendant l'année, et on avait décidé de la faire à une heure. Un des jeunes était dans une école très éloignée ; il rentrait à quatre heures de l'après-midi, donc il ne pouvait jamais venir. En pensant que j'avais moi aussi rencontré le mouvement à cet âge-là et que le Seigneur était venu me prendre dans la spécificité de ma situation, j'ai dit : « Même si c'est seulement pour ce jeune, je ferai un petit groupe d'école de communauté, s'il le veut, le soir, pour qu'il puisse être là ». Nous avons commencé seulement lui et moi ; petit à petit, il a invité ses amis et maintenant il y a une vingtaine de jeunes qui sont de plus en plus liés entre eux. J'en suis sortie grandie. J'ai une question, cependant. En partie tu y as déjà répondu, mais j'ai encore besoin d'aide. Il y a quelques jours, nous nous sommes réunis avec les adultes et nous étions tous déjà préoccupés par ce qu'il fallait faire cette année, combien de groupes et avec qui, comment, où ; quand ce matin le Père Andrea a dit de faire attention à ne pas décider immédiatement une forme, je me suis demandée : comment ne pas enfermer immédiatement un élan nouveau dans des formes, comme si je voulais prendre les rênes de ce qui se passe ?

Ne t'inquiète pas. Ce sont des questions que tu peux te poser, car il est normal de se donner un minimum d'organisation. La question n'est pas tant celle-là que de se rendre compte que, lorsque tu as vu qu'un jeune n'entraît pas dans l'organisation de l'école de communauté que vous aviez prévue (comme tu peux le constater, il y a toujours quelque chose qui échappe à nos plans), tu as répondu à l'invitation que sa présence représentait pour toi et cela a généré un groupe plus important que celui que vous aviez déjà : d'un jeune, on est passé à vingt, qui ont répondu à l'invitation de cet ami. C'est cette flexibilité, cette conversion de notre part à ce qui se passe qui est le point décisif. Tu aurais pu dire : « OK, nous avons organisé les choses somme cela, tous ceux qui peuvent venir viendront, que pouvons-nous faire d'autre ? » Au lieu de cela, par gratitude pour ce qui t'est arrivé, tu t'es intéressée à ce jeune. Les choses sont toujours plus simples qu'on ne l'imagine, car il ne s'agit pas d'une question d'organisation ou d'initiatives, mais d'un dialogue avec la réalité qui sort constamment du moule. Il faut juste être ouvert à ce dialogue, comme tu l'as été. Qui aurait pensé, lorsque tu as commencé à parler à ce jeune, que ce serait la façon par laquelle le Mystère toucherait les autres ? Cette flexibilité, cette attention à l'égard du Mystère – comme tu l'as fait, et c'est étonnant, d'abord en accueillant l'étudiant du CLU, en acceptant de te mettre en jeu dans ta relation avec lui, puis en prenant l'initiative avec ce jeune – fait que tout contribue à notre croissance. Cette croissance est liée à ta disponibilité face à quelqu'un qui ne rentrait pas dans le schéma – pourtant nécessaire : faire l'école de communauté à 13.00 heures – disponibilité avec laquelle, avec toute votre bonne volonté, vous aviez essayé de répondre aux besoins de la majorité des jeunes. Tout cela t'a fait voir que le Mystère peut utiliser un chemin différent pour atteindre « une » personne ; et tu as été assez simple pour consentir à la manière dont le Mystère t'appelait à travers ce garçon. Nous ne pourrons jamais arriver à une organisation

si parfaite qu'elle nous éviterait d'être bons, c'est-à-dire attentifs et disponibles aux signes de ce qui se passe. Tu aurais pu dire : « Puisque c'est ainsi que les choses sont organisées, tant pis pour ceux qui ne peuvent pas venir à l'école de communauté ». Mais non, tu as compris que même un seul garçon qui n'entrait pas dans le schéma prévu en valait personnellement la peine. Et tu t'es étonnée que ce soit la façon avec laquelle le Mystère te préparait une surprise !

Au cours de ces deux années de pandémie, j'ai toujours suivi le même groupe d'élèves, âgés de 10 à 12 ans ; l'un d'entre eux souffre d'une forme d'autisme léger, mais il est très difficile ; mes collègues ne remarquent pas cette difficulté et pensent qu'il préfère être seul. Il est difficile d'entretenir des relations quand on ne voit pas la difficulté. La mère est très bonne et encourage son fils en tout. Pendant cette période, nous avons beaucoup discuté pour l'aider à se lancer de petits défis : « Acheter un chocolat au bar de l'école », « Apprendre le nom de tes camarades », « Poser une question », « Prendre des notes ». Lors du premier confinement, il semblait avoir beaucoup régressé, à tel point qu'il a dit à sa mère pendant l'été qu'il préférerait que les cours se fassent toujours à distance et qu'il ne voulait pas retourner à l'école en septembre. Cependant, il est revenu et les défis ont été nombreux. Lors du deuxième confinement (de janvier à avril de cette année), nous avons remarqué qu'il avait davantage grandi, bien qu'il ait eu les mêmes difficultés. À la fin de l'année, sa maman était un peu inquiète parce qu'il ne semblait pas avoir beaucoup progressé, même si ses notes n'étaient pas mauvaises. À un moment donné, je lui ai demandé : « Comment s'est passé le confinement à la maison ? », ce à quoi elle a répondu : « Il attendait avec impatience le début des cours en présence en avril ». J'ai répondu : « C'est génial ! C'est l'étape la plus importante qu'il ait franchie au cours des deux dernières années ! ». Sa maman m'a regardée d'un air très surpris, comme si elle n'avait pas remarqué. Puis j'ai poursuivi : « Cela dit qu'il est en relation avec la réalité et que, à sa manière, il se rend compte qu'il y a un lieu qui le met chaque jour au défi d'entrer en relation avec les autres – enseignants et élèves – qui le sortent de l'isolement, qui le sortent de ses jeux et de là où il veut retourner ! ». Sa maman m'a regardée, émue, et s'est mise à pleurer. Elle m'a dit : « C'est vrai, c'est vrai », parce qu'elle ne l'avait pas remarqué. Ce fait a suscité en moi de nombreuses questions, une surtout : qu'est-ce qui m'a fait voir ce que j'ai décrit ? En tant qu'enseignante, j'ai de nombreux objectifs en tête, mais ce garçon a atteint un objectif qui ne m'avait même pas traversé l'esprit : vouloir être présent à l'école. Et comment se fait-il que j'ai pu le voir et que sa mère, qui est toujours avec lui et qui est si attentive, n'a pas pu le voir ? Je me suis rendue compte que cette capacité à voir vient de l'expérience du charisme. Une des choses qui m'a le plus aidée cette année a été l'école de communauté avec toi tous les mois : la façon dont tu accueilles chaque intervention, en faisant ressortir le point le plus vrai du parcours de chacun, m'a éduquée ; surtout, elle a éduqué mon attention, me permettant de remarquer, par exemple, le pas de géant de mon élève autiste, qui aurait pu passer inaperçu. Je vois que la découverte la plus importante de cette année a été – à travers des événements comme celui que j'ai raconté – que la génération de moi-même, de mon propre moi, n'a pas lieu quand je m'analyse ou quand je m'inquiète de mes performances, mais quand je profite des outils qui me sont donnés ; qu'un Tu me donne une compagnie très spécifique, et que je me laisse générer en les suivant. Merci.

Merci, magnifique ! Parce que cette génération de soi, dont tu as témoigné, qui nous vient de la grâce du charisme, qui se produit en suivant la manière dont don Giussani nous introduit à regarder les choses dans toute leur fascination et leur sens, c'est cela qui fait la différence. Tout le monde

avait cet enfant autiste devant soi, de la mère aux collègues enseignants, mais ce n'est qu'en toi, à ta propre surprise, qu'il y a eu ce regard qui t'a permis de commencer à lui lancer de petits défis (apprendre le nom de ses camarades de classe, aller acheter un chocolat à la cafétéria de l'école), au lieu de le rabaisser en pensant : « Il ne peut pas, c'est un autiste, le pauvre ! » Tout cela a progressivement généré dans cet enfant une confiance qui l'a poussé à faire des choses qu'il ne pensait pas pouvoir faire. Le regard qui t'a traversée était si généreux qu'il a eu envie de retourner à l'école, contrairement au premier confinement. C'est à ce moment-là que je comprends que l'on puisse se poser la question : « Mais d'où me vient ce regard ? Où puis-je l'apprendre ? ». On l'apprend dans un lieu générateur, car, comme le dit don Giussani, « nul ne génère s'il n'est généré » (L. Giussani, « La joie, l'allégresse et l'audace. Nul ne génère s'il n'est généré », *Tracce*, n. 6/1997, p. IV). C'est impressionnant de constater que nous pouvons nous tenir de plus en plus face à la réalité en vertu d'un lieu et de la conscience de ce Tu qui y est présent, comme cela apparaît dans de nombreuses interventions. Cela n'a l'air de rien et n'est apparemment pas frappant : qui dans l'école s'est rendu compte qu'une personne regardait l'élève autiste d'une manière différente ? Même sa mère ne pouvait pas le regarder comme ça ! Son destin est en jeu dans ce regard différent, tout comme le nôtre y est en jeu. Comment ne pas ressentir toute la gratitude d'appartenir à un lieu qui nous génère ainsi ? Comment ne pas remercier chaque jour don Giussani pour cela ?

Je voudrais revenir sur la question de la fissure. En effet, ce n'est pas une exagération ce que nous avons découvert aussi dans les séries télévisées. Depuis quelque temps, j'ai une grande blessure en moi, et je l'ai réalisé en lisant « par hasard » une de tes leçons. Je me suis rendu compte de la blessure et j'ai eu mal, j'ai pleuré et j'ai dû me dire : « Qu'est-ce que c'est que cette chose ? Tu as soixante ans, trente ans de vocation, qu'est-ce qui t'arrive maintenant ? ». Et je me suis dit : « Eh bien, regarde-la, cette blessure », une blessure qui dépend de mon histoire, de ce qui s'est passé dans ma vie. J'ai commencé à tout faire pour l'oublier : je me suis distraite, j'ai essayé de nombreuses réponses, mais cette blessure est restée. Un jour, pendant le silence de l'oraison, j'ai remarqué que dans cette douleur il y avait un fond de gratitude. Et ce fut le point de non-retour. C'est en effet le seul point en moi qui n'est pas banal, qui n'est pas comblé, qui n'est pas superficiel, qui n'est pas prétentieux, le seul point où je peux vraiment reconnaître que « je suis » ce besoin, que c'est le seul point qui échappe à tous mes calculs, à tous mes « bricolages » et que c'est là que la demande de Sa présence, c'est-à-dire du salut, peut recommencer. C'est le seul point qui me tient fondamentalement éveillée – et c'est la raison de ma gratitude – parce qu'il ne me laisse pas mourir dans le néant d'une vie parfois peu spectaculaire, qui se déroule toujours bien et dans laquelle je ferme le couvercle. Tout de suite après, je me suis dit : « La première victoire du Christ est là », parce que sans le Christ, sans la façon dont le Christ me rejoint maintenant, sans ton visage et celui de cette compagnie, je ne pourrais même pas regarder cette blessure. Je ne sais pas si je peux le dire correctement, désolée.

Bien sûr !

J'ai enfin compris l'importance de cette fissure, et c'est pourquoi je ne voudrais pas l'effacer, parce qu'elle représente mon véritable moi. J'ai touché mon vrai moi. Il ne s'agit pas seulement de moi parce que je suis faite d'une certaine façon, ou que je suis mal faite, que je suis trop dramatique ou je ne sais quoi ; je pense que c'est le propre de l'être humain, quelque chose qui nous concerne tous. C'est à partir de ce point que je regarde maintenant tout ce qui m'arrive, mes

élèves, mes collègues, l'école qui commence, les gens de ma maison. Il est urgent pour moi de garder cela à l'esprit afin de pouvoir reconnaître la réponse quand elle se présente. D'où ma reconnaissance. Au milieu de la souffrance, au fil du temps, une grande gratitude s'impose en moi. Voilà mon expérience de la fissure.

Pourquoi es-tu si reconnaissante ? Qu'as-tu découvert dans tout cela ? Je pense qu'il est crucial de s'en rendre compte, parce que nous pouvons vivre la vie du mouvement ou de la vocation pendant des années sans être capables de percevoir et d'embrasser la blessure. Parce que c'est quelque chose qu'on ne peut pas faire tout seul, non ?

Non.

Effectivement. C'est crucial, car ensuite, précisément parce que tu ne peux pas l'embrasser toute seule, tu as besoin de silence. Mais qu'est-ce que le silence ?

C'est un dialogue.

Ce n'est pas être seule avec toi-même. Le silence, c'est laisser le regard d'un Autre entrer en toi, précisément parce que tu ne peux pas regarder ta blessure toute seule. Tu as relu par hasard une leçon et cela t'a permis de te regarder plus facilement. Notre humanité est la plus grande ressource que nous ayons pour ce dialogue toujours plus intense, toujours plus profond, toujours plus bouleversant avec le Christ, et c'est cela qui nous rend finalement reconnaissants. Je l'ai dit – comme vous l'avez vu – dans la vidéo de l'exposition : je crois que la fidélité à mon humanité m'a sauvé la vie. Don Giussani nous l'a toujours dit, mais nous pouvons écouter textuellement ses paroles : « Jésus-Christ [...] se pose comme réponse à ce que je suis "moi", et seule une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée [...] de moi-même [ce tendre regard sur soi-même] [...] peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à remercier, à vivre Jésus-Christ » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 9). C'est ce qui peut t'aider à découvrir qui est vraiment le Christ.

Cela n'est comparable à aucune autre chose. Seuls ceux qui parcourent ce chemin seront capables, dans le monde où nous vivons, d'embrasser les blessures d'un autre ; au lieu de voir les blessures, les désastres ou les choses qui ne vont pas chez l'autre comme des obstacles, il les regardera comme une occasion de rencontrer le Christ. « Je ne suis pas venu pour les bien portants, mais pour les malades » (cf. *Mc 2, 17*). C'est bien beau comme citation, mais au fond, nous n'y croyons pas ! Nous ne croyons pas vraiment que c'est seulement chez les pauvres – au sens le plus beau du terme –, chez ceux qui n'ont rien, qui ne se supportent pas, qui vivent ce drame, que s'ouvre la fente par laquelle peut entrer la grâce du Christ comme elle est entrée en nous. Si nous sommes les premiers à suivre cette voie, nous ne pourrions être scandalisés par rien – par rien ! –. Nous pourrions intercepter les blessures des autres, comme notre amie qui est intervenue auparavant les a interceptées chez l'élève autiste, ou toi chez d'autres, quelle que soit la manière dont ils se présentent à toi. Le problème – comme nous le voyons dans les séries télévisées et comme vous le voyez constamment à l'école – est de savoir si les enfants, comme cela t'est arrivé, rencontrent un regard capable de les embrasser, un signe du regard du Christ qui se penche sur leurs blessures. Il se penche à travers ceux qu'il a appelés ; le Christ nous a fait participer les premiers à cette étreinte pour que nous puissions à notre tour embrasser les autres. Sinon, avec notre schématisme, nous ne pourrions entrer en relation avec personne !

Ou bien nous établirons des relations superficielles.

J'insiste. Seuls ceux qui ont effectué ce parcours personnel seront en mesure d'intercepter toute blessure et pourront voir la fissure par laquelle la lumière peut entrer. Ensuite, savoir quand l'autre

acceptera notre étreinte, combien de temps cela prendra, combien de sourires il faudra pour déclencher le premier sourire en réponse, cela n'est pas entre nos mains. Mais le simple fait de sentir ce regard sur nous nous rend vraiment reconnaissants que Tu sois là, ô Christ. Voilà ce qu'est le charisme. Et, comme nous le voyons parfois lorsque nous regardons autour de nous, face à toutes les blessures des personnes, plus nous multiplions les règles pour contenir en quelque sorte les débordements sans toutefois toucher le fond de la personne, plus nous nous rendons compte que ce qui nous sert servira aux autres : comme tu l'as dit, il ne faut pas davantage de règles ni de barrières pour contenir les débordements de notre humanité blessée, mais un regard qui peut nous embrasser tout entier. Seul le juif Jésus de Nazareth nous a regardés de cette manière, « seul Jésus Christ prend à cœur toute mon humanité », comme l'a déclaré don Giussani sur la place Saint-Pierre de Rome en 1998. Nous n'avons pas été fabriqués mal, nous avons été faits très bien par Dieu ! Le problème est que, bien souvent, nous avons pensé que le fait d'être « dans le besoin » était essentiellement une limitation...

Oui.

... et que notre disproportion structurelle était quelque chose à effacer. Rappelons-nous que notre aspiration est d'être autonome, de ne pas avoir besoin, de ne pas être nécessaire, parce que nous pensons que si nous sommes nécessaires, cela signifie que nous sommes mal faits, qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Au contraire, Dieu nous a rendus à ce point nécessaires précisément pour pouvoir tout remplir de sa présence. Pour cette raison on est reconnaissant que tout serve à poursuivre notre dialogue dramatique avec le Mystère. C'est seulement ainsi que nous pourrions connaître le Christ, sinon « même le nom de Jésus-Christ devient un simple nom » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf 2006, p. 9), nous dit don Giussani. Nous l'avons vu dans l'exposition du Meeting, *Vivre sans peur à l'ère de l'incertitude* : ce n'est pas un Christ réduit à un pur nom qui arrêtera la propagation du néant, tout comme il n'a pas empêché la désaffection des églises, transformées en piscines, en bibliothèques ou en restaurants, et il ne pourra pas non plus répondre aux besoins des gens. Comme le dit Charles Taylor au début de la vidéo de l'exposition : « Pour quelle raison n'ai-je pas fini comme la plupart des Québécois, qui après un certain temps sont devenus très fâchés contre l'Église ? Soudain, dans les années 1960, il y a eu une rébellion et beaucoup de gens ont pris leurs distances. Pourquoi n'ai-je pas suivi ce mouvement ? ». Et pourquoi n'avons-nous pas fini comme ça, en nous détournant de l'Église ? Certainement pas à cause d'un discours religieux générique, mais à cause d'un fait réel, concret, historique, précis : le charisme, à travers lequel le Christ s'est rendu présent dans nos vies, nous a fascinés, nous a pris. Si ce n'est pas le charisme, personne ne s'y intéressera, pas même nous.

J'ai une question basée sur quelque chose qui m'est arrivé cet été. Une personne adulte m'a invité à rencontrer les responsables de CL-Lycée d'une autre communauté : « Cela pourrait t'aider à revitaliser la réalité de CL-Lycée dans ta ville », m'a-t-il dit. En soi, l'idée n'était pas mauvaise ! Mon problème était le suivant : je n'avais pas d'amitié profonde pour lui. Sa provocation a ouvert un gouffre en moi, car je me sentais jugé sur mon inadéquation à être avec les jeunes. Aujourd'hui, j'ai demandé de l'aide à une personne responsable ici présente et la même provocation, dans la relation d'amitié avec elle, est devenue une occasion de croissance, de me sentir accueilli. Par conséquent, il me semble que les provocations faites par un ami sont une occasion de croissance, tandis que les mêmes provocations faites par un étranger deviennent un problème à résoudre, pour éviter que le sentiment d'insuffisance ne se répande. Je me demande : comment pouvons-

nous être plus ouverts aux provocations, même lorsqu'elles ne viennent pas d'un ami et qu'elles commencent progressivement à prendre la forme d'une autocritique et peut-être même d'une fermeture sur soi ?

Je pense que la disponibilité vient du besoin. Si tu as la grippe, tu ne penses pas avoir besoin de quelqu'un pour te soigner ; mais si tu as un cancer, il devient urgent de trouver quelqu'un qui réponde à ton besoin ; et précisément à cause de l'urgence de ton besoin, tu ne t'arrêtes pas au caractère du médecin qui peut te soigner. Et si le chirurgien est sympathique, tant mieux. Notre difficulté est que, bien souvent, nous ne sommes pas vraiment conscients du besoin que nous avons. Au lieu de me sentir jugé par un autre, je pourrais me demander : « Voyons ce qu'il y a dans ce qu'il me dit, voyons ce qu'il me propose ». Cet adulte n'a peut-être pas fait la meilleure suggestion, et tu devras voir par toi-même si ce qu'il t'a dit te facilite la route, te met en mouvement. Mais la question fondamentale est de savoir si nous partons de la conscience que la rencontre avec l'autre peut toujours être une bonne chose. Cela est plus facile à reconnaître si nous sommes conscients de la nature de notre besoin.

Seule la conscience de mon besoin me permet de saisir le besoin qui émerge de plus en plus clairement, de manière parfois surprenante et dramatique, dans notre société. Et c'est la conscience de mon véritable besoin qui me permet d'intercepter ceux qui peuvent m'offrir une réponse adéquate. J'ai été étonné par un fait relaté lors de l'Assemblée internationale des responsables du mouvement. Une professeure d'université qui était tombée enceinte peu avant la pandémie a eu une conversation avec un doctorant dont la femme, enceinte comme elle, venait de perdre son bébé. Son doctorant lui demande : « Mais vous, sachant tout ce qui allait se produire, seriez-vous prête à recommencer ? Vous voudriez mettre au monde un enfant ? ». Plus tard, la professeure lui demande pourquoi il lui a posé cette question, justement à elle. Il lui a répondu : « Parce qu'il n'y a pas beaucoup de personnes à qui on peut poser une telle question » (« Pourquoi me le demandes-tu ? », *Tracce*, n° 8/2021, p. 30). Le besoin que nous avons est le détecteur qui nous permet de détecter les personnes à qui nous pouvons poser les questions qui nous pressent. C'est pourquoi, plus nous avons de besoins, plus nous pouvons chérir l'expérience d'un autre. C'est pourquoi j'ai dit que notre disponibilité est plus simple, plus facile lorsque nous avons un besoin.

Je me souviens toujours de l'exemple de Naaman : après avoir fait toutes ses tentatives pour être guéri de la lèpre, il va voir le prophète Élisée, qui lui dit : « Va te baigner sept fois dans le Jourdain ». Il s'en va indigné, pensant que dans sa nation il y a de meilleurs fleuves que les eaux du Jourdain, un fleuve de rien du tout. C'est de la présomption. Mais les serviteurs lui disent : « Si le prophète t'avait ordonné quelque chose de difficile, tu l'aurais fait, n'est-ce pas ? Combien plus, lorsqu'il te dit : "Baigne-toi, et tu seras purifié" ». Il y alla et fut guéri (2R 5, 10-14). Lorsqu'on est conscient de son besoin, on est plus disposé, à mon avis, à accepter une suggestion : « Vois si ce que je te dis peut t'aider à trouver une réponse à ta question ».

L'expérience de cette année m'a fait découvrir une surprise que je voulais te livrer et vous livrer, à savoir que le charisme est quelque chose qui se produit, c'est comme le renouvellement de l'humanité dans les personnes que tu rencontres, qui esquissent un aspect de la présence du Seigneur. Il m'a semblé saisir de manière nouvelle et plus profonde que le charisme est la reprise – dans les rencontres, dans les faits, dans les gestes posés – des traits d'une humanité authentique, qui porte en elle un surplus ; ce sont les traits de la présence du Christ, les traits d'un Autre. Je vais donner trois exemples. Le premier. Au cours d'un dîner, une directrice d'école que je ne

connaissais pas s'est approchée de moi et m'a dit : « J'ai beaucoup de choses pour lesquelles te remercier car après les deux webinaires dans lesquels je t'ai suivi (j'avais tenu deux réunions sur des questions professionnelles), j'ai décidé de recommencer ». Elle venait de perdre un fils adolescent. La seconde. Une autre directrice d'école a rejoint notre association après avoir rencontré certains d'entre nous et m'a envoyé un courriel : « Cela peut paraître superflu ou excessif, mais je pense vous devoir un sincère merci pour votre accueil. Moi qui ai vraiment du mal à me sentir intégrée à quoi que ce soit, j'ai trouvé un style et des personnes qui me stimulent, me complètent et me donnent le sentiment de faire partie d'une communauté. Troisièmement. J'ai rendu visite à un directeur d'école qui fait partie du mouvement et qui est en train de vivre un moment difficile ; après quelques remarques négatives, il s'est mis à parler de la façon dont il dirige l'école, dont il aime les enfants, dont il les rencontre. À un moment donné, autour d'un cannolo sicilien, je lui ai demandé : « À ton avis, d'où vient cette capacité que tu as à être dans l'école ? » et il a commencé à pleurer. Alors je lui ai dit : « Tu vois, le charisme est quelque chose qui nous a pris si profondément que, presque malgré nous, il prévaut et nous amène à être ce que nous sommes ». À l'aéroport, il m'a serré dans ses bras avant de me laisser partir, me demandant de revenir. J'ai donné ces exemples autobiographiques pour dire qu'il me semble voir que l'épanouissement de l'humanité de ceux qui nous rencontrent nous redonne la possibilité de découvrir un trait indubitable du Christ, un trait du charisme. Il me semble que cette identification avec notre charisme, en suivant toi, les gestes et l'histoire du mouvement, est quelque chose de très pertinent pour la profession, je dirais presque que le charisme est l'expérience la plus professionnalisante qui puisse exister et que nous ne pouvons vivre que de cela, car tout le reste vient après, comme les intuitions, la créativité, les fissures qui s'ouvrent, les idées qui surgissent, les nouvelles relations. Dans l'école de communauté, nous avons lu que chacun doit se préoccuper de comparer ses critères avec l'image du charisme ; maintenant, à cause de ce que j'ai dit, j'ai mieux compris que l'image n'est pas quelque chose qui m'appartient, mais c'est quelque chose qui arrive, quelque chose de visible avec lequel se comparer. L'école de communauté dit que c'est notre vertu. Je voudrais être vertueux et je te demande donc d'approfondir.

Don Giussani affirme que « chacun doit se préoccuper de comparer ses critères [...] avec l'image du charisme telle qu'elle émerge à l'origine » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 144). Il ne s'agit donc pas d'ouvrir une discussion sur ce qu'est l'image du charisme, car chacun aurait son mot à dire. La question n'est pas résolue par la discussion, mais commence à se clarifier lorsque des choses se produisent comme celles que nous voyons, que vous documentez. Pourquoi le charisme nous a-t-il saisis ? Parce que nous avons rencontré un phénomène d'humanité différente qui a embrassé notre être. C'est la raison pour laquelle les gens s'accrochent à Jésus : « Nous n'avons jamais rien vu de tel, une telle intensité de vie ! ». Et c'est ce qui est constamment documenté : l'épanouissement – comme tu le dis – d'une humanité touchée, engendrée dans un lieu comme celui-ci, par la grâce du charisme. Don Giussani nous a conduits sur un chemin pour regarder l'humain tel qu'il nous l'a fait percevoir, afin de vérifier dans le présent l'adéquation de la foi aux exigences de la vie, et donc à la profession. Nous avons vu combien de tentatives parviennent à réveiller l'humain chez les autres : une personne peut recommencer après la mort d'un enfant, une autre qui était réticente à faire partie de quelque chose se sent accueillie et commence à voir que l'appartenance n'est pas une mortification de soi, mais plus que soi ; une autre encore se sent embrassée et vous demande de revenir la voir alors qu'elle vous emmène à l'aéroport. Qu'y a-t-il de commun à tout cela, si l'on y regarde bien ? Ce n'est pas que nous soyons

d'accord sur ce qu'est l'image du charisme ; chacun vérifie l'image du charisme dans la capacité qu'il développe en nous de parler avec pertinence à quiconque nous rencontrons. Chacun peut vérifier dans sa manière de vivre avec qui il est capable d'interagir. Parce qu'on peut rester attaché à une image correcte, et ça va ; on peut aussi penser que toutes les autres sont fausses, et ça va aussi ; mais il faudra vérifier concrètement ce dont on a besoin pour vivre et ce qui est utile pour le dialogue avec les autres. Pour cette raison, il me semble que le moment présent est une merveilleuse occasion, comme je l'ai dit dans l'exposition, pour comprendre quelle est la vraie nature du christianisme, et quelle est la vraie nature du charisme. Parce qu'il ne suffit pas de dire : « Dieu » ; il ne suffit pas de dire : « Jésus » ; il ne suffit pas de dire : « L'Église », car tout le monde le répétait et les églises se sont vidées. C'est pourquoi la question de Taylor me frappe autant : « Pourquoi n'ai-je pas fini comme ça, comme tout le monde ? ». Pourquoi avons-nous ce désir, cette gratitude en nous ? Pourquoi ressentons-nous une intensité de vie que nous voulons partager avec les autres ? Pourquoi avons-nous une capacité d'accueil ? D'où vient-elle ? Je ne peux trouver d'autre réponse que celle-ci : à cause de notre fidélité au charisme. Face au défi actuel, chacun devra voir où l'humain vibre, car s'il ne vibre pas, si l'humain ne s'épanouit pas à travers l'expérience du charisme, je ne sais pas combien seront encore intéressés. Il me semble que c'est une formidable opportunité pour nous tous. C'est la seule « vertu ».

Je voulais faire une considération et poser une question. La première considération est l'émotion et la gratitude pour le chemin de grâce que nous avons parcouru cette année en tant que groupe du Graal (une proposition de vie chrétienne destinée aux collégiens). Nous sommes partis d'un grand besoin, rendu explicite, et cela nous a rapprochés avec une fidélité sans précédent. Nous avons reçu le cadeau d'une communion dont le thème n'était pas notre rôle, mais notre besoin d'être, notre vocation. Au début de l'année dernière, nous avons commencé par une rencontre avec l'alpiniste Cucchi (également avec les jeunes), qui a lancé le thème : « Je ne veux pas vivre inutilement ». Nous avons fait les Journées de début d'année en petits groupes. Lors de la Collecte alimentaire (collecte nationale de denrées alimentaires), il semblait que rien ne pouvait être fait, mais l'un d'entre nous est parti et nous l'avons tous suivi. Parmi les adultes, certains ont demandé à parcourir le chemin de la « promesse » (le geste par lequel les jeunes promettent de s'entraider comme des frères et d'être fidèles à la compagnie du Graal, de grandir dans l'amitié de Jésus et de témoigner de Lui dans le monde) : nous avons organisé quatre rencontres auxquelles de nombreuses personnes ont participé. Puis nous avons préparé le Triduum pascal et rencontré Rose. La rencontre avec l'archevêque de Milan a été formidable et a lancé les vacances que nous avons faites en présence par petits groupes. D'ailleurs, de nombreux évêques qui nous connaissent demandent à vivre des gestes avec nous. Lorsque j'ai pris conscience de toute cette richesse, je me suis dit : « Mais comment est-ce possible ? D'où vient-elle ? ». La deuxième chose que je voulais dire, c'est que je me suis rendu compte que la pandémie et les séries télévisées ont certainement ouvert la voie aux questions existentielles des jeunes (je parle de ceux qui sont au collège), mais je vois aussi le risque de se complaire dans ces questions. Il est typique de voir chez les préadolescents de petits groupes où il y a toujours quelqu'un qui pleure avec tous les autres autour et le symptôme le plus grave est que généralement ils n'en parlent pas aux adultes, et encore moins aux parents. Quand un adulte réussit à intercepter ces questions qui leur sont propres, il me semble que quelque chose change : il y a un lieu faisant autorité qui les accueille et en même temps il y a une proposition qui paradoxalement ne les thématise pas, mais ouvre un

chemin, une compagnie. Par exemple : en ce moment nous devons travailler pour préparer l'examen, et nous révisons ensemble tous les jours. Je voulais savoir si je suis la seule à ressentir le risque de rendre ces questions à la mode, ou si c'est un risque réel.

Il y a toujours le risque de lécher ses blessures. La question est de savoir si ces jeunes sont en mesure de détecter dans la vie réelle des adultes qui les embrassent et les relancent, au lieu de les enfermer dans une « bulle » où se complaire dans leurs problèmes vrais ou supposés. C'est à nous de faire revivre les jeunes, chacun selon l'initiative qu'il perçoit comme la plus appropriée : partir de petits gestes jusqu'à leur tenir compagnie, en les provoquant constamment au lieu de les laisser seuls à se plaindre.

J'enseigne à la fois au collège et au lycée. Lorsque, hier soir, Francesco nous a à nouveau posé la question de la montée ou du déclin du charisme dont nous sommes responsables, j'ai pensé : « Je ne sais pas vraiment ce que signifie cette question », mais en essayant d'y répondre, un épisode des vacances du Graal de cet été m'est revenu à l'esprit : à un certain moment, les filles de huitième année, très exubérantes, ont commencé à vivre leurs propres drames, typiques de cet âge, si bien que partout où nous nous tournions, il y avait des filles qui pleuraient, tristes parce que les vacances étaient terminées et qu'elles n'allaient plus se revoir ; elles continuaient à nous harceler, elles venaient nous voir et disaient : « Prof, il y a quelque chose de très important ! Il faut que je vous parle ! », en nous disant toutes ces choses. Puis, le troisième soir, alors que nous entrions dans la salle pour donner notre témoignage, trois d'entre elles sont venues me voir et m'ont dit : « Prof, nous devons vous parler, de toute urgence ! » Je les écoute au fur et à mesure, puis je m'arrête et je dis : « Voyons ce qui se passe maintenant, voyons ce qui va se passer ce soir. Demain, nous ferons une excursion ensemble », parce que je n'ai rien à dire, si ce n'est de leur proposer de regarder ensemble ce que nous vivons. J'y ai pensé tout l'été et même maintenant, au début de l'année, après ce que le père Andrea a dit hier, à savoir que chacun de nous arrive devant la réalité avec le cœur qu'il a et que la réalité fait ressortir ce cœur ; je me suis rendu compte que la seule chose qui m'intéresse avec les jeunes, c'est de pouvoir regarder ensemble la réalité et voir avec eux ce qui se révèle de leur cœur.

Penses-tu que c'est un problème ou une ressource qu'ils viennent à toi tels qu'ils sont, avec les questions qu'ils se posent ou la confusion qu'ils ont en eux ?

C'est une ressource, pour moi aussi.

Si ce n'est pas le cas, l'alternative est ce que l'orateur précédent a indiqué : se complaire dans ses propres problèmes. Les jeunes peuvent se complaire ou prendre l'initiative. Parfois, ils viennent avec le chaos qu'ils ont en eux, avec leurs propres blessures, et l'essentiel est de ne pas avoir peur qu'ils viennent tels qu'ils sont ; et lorsque les filles s'attachent à toi, l'essentiel est de savoir où tu les emmènes. Tu leur as dit ; « Demain, on part en excursion. Voyons ce qui se passe ce soir ». J'ai toujours été étonné par la phrase de Giussani : « Jésus ne concevait pas l'attrait qu'il exerçait sur les autres comme une référence ultime à lui-même, mais au Père : à lui pour qu'il puisse conduire au Père » (*L'uomo e il suo destino. In cammino*, Marietti 1820, Gênes 1999, p. 129). Par conséquent, vous ne devriez pas avoir de problème avec le fait qu'ils s'attachent à vous, en pensant que c'est nécessairement du personnalisme ; cet attachement est inévitable quand on est dans le besoin, comme l'enfant qui va vers sa mère quand il est dans le besoin. Le problème n'est pas tant cela, sinon nous devrions les envoyer ailleurs pour qu'ils ne s'attachent pas trop à nous. Le problème est de savoir où nous les emmenons quand ils viennent avec nous. De quoi as-tu besoin

pour vivre ? À ces filles, tu proposes ce dont tu as besoin pour vivre. Seul celui qui a fait cette découverte peut donner aux jeunes des suggestions pour aller de l'avant – pas de manière théorique, pas comme une solution abstraite – afin qu'ils puissent avoir une expérience de vie qui les sorte de leur situation, les invitant à participer à une vie, ce qui est la chose la plus simple. « Celui qui me suit aura le centuple ici-bas » (cf. *Mt* 19, 29). En bref, à quoi Jésus les invite-t-il ? À participer à un lieu – en Sa compagnie – où l'on peut faire l'expérience d'un mode de vie dont personne ne pourrait rêver ou qu'on ne pourrait générer soi-même. L'invitation part du besoin des jeunes, qui te harcèlent précisément à cause de l'urgence qu'ils ont. Si nous voyons ce cri, nous avons la possibilité de les regarder comme nous avons été regardés, pas pour les attacher à notre personne, mais pour les emmener avec nous dans un lieu qui élargit l'horizon, qui leur donne une toute nouvelle expérience de vie, plus passionnante pour eux. Comme l'un d'entre vous l'a dit tout à l'heure, lorsqu'ils voient cette possibilité pour eux, les jeunes veulent participer à ce lieu, à tel point que même un élève autiste, qui avait régressé lors du premier confinement, est impatient de retourner à l'école. Qu'aura-t-il trouvé pour avoir envie de revenir, quelle que soit la blessure, au lieu de se complaire dans son malaise ? Un lieu où la vie déborde.

Barberis. Julián, je n'ai rien à ajouter, nous te disons donc au revoir et merci beaucoup pour ce temps que tu nous as accordé.

Carrón. Merci. Bonne suite !

(© 2021 Fraternité de Communion et Libération)